



## Amour maternel.

---

Souvent, la mère Ménard songeait longuement. Finalement, elle prit une décision.

— Le caractère de Paul s'aigrit, se dit-elle, en soupirant. Il n'a plus d'entrain. On dirait un vieillard; ses paroles sont rares, il ne sort plus. Je crains qu'il ne devienne malade. C'est parce que j'ai contrecarré ses idées de mariage. Eh bien, soit, qu'il suive les bons conseils que je lui donne, mais c'est un travers de la jeunesse. Et moi? Rester à la ferme? Deux femmes à la maison, cela ne va pas. J'irai habiter le village et j'y vivrai paisiblement. Paul sera le fermier du Clos-feuillu.

Et, par une belle soirée de mai, la mère fit part à son fils de la décision qu'elle avait prise.

Paul sursauta de joie, il embrassa sa mère, promit tout ce qu'elle voulut, chanta et siffla, sans se douter qu'en somme il chassait sa mère de la ferme.

— Dimanche, j'irai demander à Fortin de t'accorder la main de sa fille. Et j'espère, que tu rendras Julienne heureuse, car cette enfant mérite d'avoir un bon mari.

Fortin et sa femme se montrèrent surpris, aux ouvertures de la mère Ménard. Ils ne comprenaient pas cette hâte, parlèrent encore d'attendre, mais lorsque la mère Ménard décrivit l'humeur altérée de son fils, Fortin dit:

— Eh bien, que les enfants se marient. C'est ma foi vrai, ils ont l'âge et Paul est un solide gaillard. Mais, mon amie, comment peux-tu songer à quitter la ferme si tôt?

— Depuis la mort de mon mari, je ne m'y sens plus à l'aise, affirma la mère, qui eut souhaité achever ses jours au Clos-Feuillu.

Mais de quels sacrifices une mère n'est-elle pas capable?

Les langues allèrent leur train, au village. Paul et Julienne allaient se marier. C'était une nouvelle d'importance, qui fut commentée de diverses façons.

— Paul a beaucoup changé, dirent certains.

— Paul les a abusés, opinèrent d'autres, et je plains la fille aux Fortin.

Mais Paul et Julienne étaient heureux, car ils allaient s'unir au mois de juin.

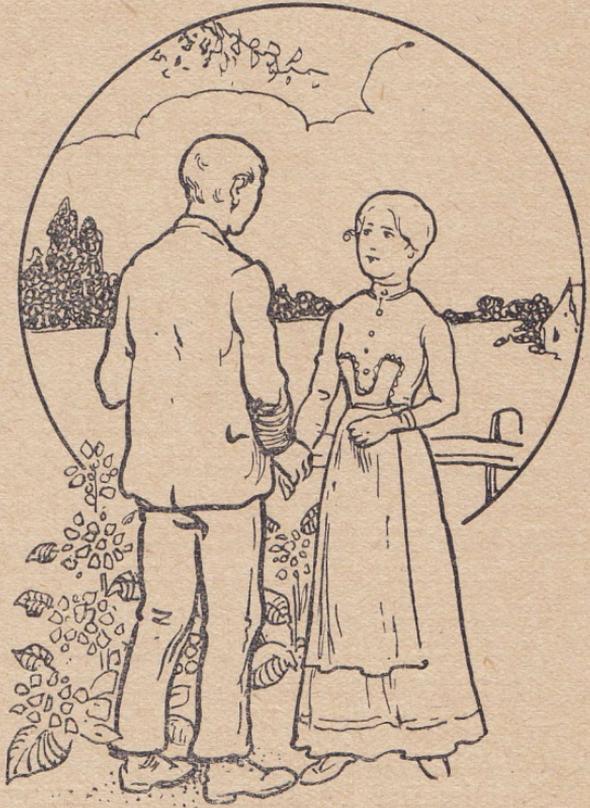
Il y avait beaucoup à faire. La mère Ménard loua, non loin de l'église, une petite maisonnette, où elle irait habiter avec la fidèle Thérèse. Julienne et sa mère se rendaient souvent à la ville, afin d'y acheter des vêtements, du linge, des tapis et des meubles. La veuve et Fortin firent en sorte de bien installer leurs enfants.

Finalement, le grand jour arriva. On eut dit qu'il y avait fête au village. Beaucoup de drapeaux flottaient au vent. Le verger des Fortin avait été orné. Dès l'aurore, arrivèrent de nombreux parents. On eut dit une procession qui allait de l'église au village, du village à la ferme.

Après la cérémonie à la maison communale et à l'église, l'on fêta la noce. Dans le verger s'alignaient de longues tables chargées de victuailles et sans cesse les servantes apportaient de nouveaux plats. Dans l'après-midi, les époux partirent en voyage de noce, mais les invités continuèrent la fête.

Au gré de Fortin, l'animation devenait par trop bruyante. Aussi ordonna-t-il aux servantes de ne plus apporter à boire.

— Dans ma ferme, je ne veux pas de vacarme, dit-il à son beau-frère, qui crut devoir dire qu'il ne fallait pas se montrer si sévère, à un dîner de noce. Il ne faut s'enivrer sous aucun prétexte.



Finalement, l'on servit encore du café et des tartines.

Vers le soir, les invités prirent congé. Quelques neveux de la famille Ménard, notamment Georges et Victor, se plaignirent de la lésinerie de Fortin.

— Je reviens toujours ivre d'un dîner de noces, fit un grand gaillard, qui semblait ne pas comprendre combien il s'abaissait par ces paroles. Mais, poursuivit-il en jurant, j'ai aussi de l'argent, moi ! Mes amis ! nous ne nous quittons pas, et nous buvons jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de sous !

Quelques-uns, trop peu nombreux, hélas ! refusèrent d'être de la partie. Mais Georges et Victor déclarèrent en être. De toute la journée, ils ne s'étaient pas adressé la parole et ils refusaient de quitter le village autrement que de compagnie.

— Il s'imaginerait que je le crains ! s'était dit Victor.

— Je ne me dérange pas pour lui, s'était promis Georges.

Les buveurs avaient décidé de rentrer à pied. Ils avaient à faire quelques lieux.

— En route, nous frapperons à toutes les auberges, fit le grand gaillard, qui semblait le chef de la bande.

L'on joignit l'action à la parole.

Le long de la chaussée plongée dans les ténèbres, les camarades poursuivirent ensuite leur route, en se tenant par le bras, dansant, courant par moments, en véritables brutes.

Et comme ils s'amusaient !

Vers onze heures, la bande fit halte devant une petite auberge, fermée. Le capitaine frappa la porte du pied.

— Ouvrez ! cria-t-il, et plus vite que ça, si non nous démolissons la bicoque.

Une fenêtre à tabatière livra passage à une tête humaine.

— Qui est là ? demanda-t-on.

— Ouvrez, patron ! Nous venons d'un dîner de noce, et nous avons soif. Allons, vivement !

— Vous avez bu suffisamment !

— Vous en savez plus long que nous !

— Nous avons soif ! crièrent les autres en chœur, tandis que Georges ajoutait :

— Patron, il y a de l'argent à gagner, nous sommes à plusieurs, et vous ne nous renverrez pas sans nous abreuver de votre excellente bière !

— Je viens ! promit l'homme.

— Bravo ! jubila le capitaine.

La porte s'ouvrit et les buveurs se précipitèrent dans le cabaret.

- De la bière !
- Du genièvre !
- De l'eau de vie !

— Patron, c'est moi qui paie, dit Victor, le cousin de Paul Ménard, et, faisant allusion aux paroles que Georges avait prononcées au repas de funérailles, il poursuivit : il y en a bien qui prétendent que je ne suis qu'un petit paysan, avec une vache maigre, une chèvre étique et quelques lapins. Mais j'ai de l'argent, plus que certains vantards !

C'était un défi.

— C'est à moi que tu en veux ? demanda Georges.

— Qui se sent morveux, se mouche !

— C'est à moi que tu en veux, paysan miteux ? reprit l'autre. Si tu n'es pas tout à fait un lâche, dis oui ou non !

Et il se posta devant son cousin.

— Une petite bataille, pour varier les plaisirs ? ricana le capitaine, friand de pareils spectacles.

— A qui en veux-tu, lâche ? répéta Georges.

— Voilà, de la part du lâche ! s'écria Victor en jetant le contenu de son verre au visage de son cousin.

Les auditeurs éclatèrent de rire, mais Georges saisit son tourmenteur à bras le corps.

— A la porte, les batailleurs ! ordonna le patron qui, le bonnet de nuit sur la tête, se trouvait derrière le comptoir.

— Laisser-les faire ! dirent les buveurs. Ils boivent bien, mais peuvent se battre aussi !

— Kss ! Kss ! fit le capitaine, comme s'il excitait deux chiens.

— A la porte ! reprit l'aubergiste, en se précipitant sur les cousins.

A grand' peine, il parvint à les mettre dehors.

La lutte se poursuivit dans l'obscurité.

Une rixe entre deux jeunes gens ivres . . . et les assistants, eux aussi, étaient ivres. Nul d'entre eux n'était en état de prévoir les conséquences de la lutte.

Lorsque toute la troupe fut dehors, le patron ferma vivement la porte.

— M'en voilà débarrassé ! fit-il avec un soupir de soulagement.

Les spectateurs s'étaient rangés en cercle autour de Victor et de Georges, étendus sur le sol.

Tout à coup, un cri déchirant perça la nuit.

— Je suis frappé ! C'était Georges qui venait de lancer cette clameur de mort.

— De la part du paysan miteux! cria Victor, avec un effroyable juron. Venez tous, laissez-le là, je paie une tournée au cabaret prochain.

Mais les spectateurs étaient pris de peur, et ils se hâtèrent de s'esquiver.

L'obscurité cachait le spectacle horrible du corps pantelant, baignant dans son sang, qui s'échappait à gros bouillons d'une large blessure dans la région du cœur....

— Ils sont partis! murmura l'aubergiste, ne se doutant pas du drame qui venait de se passer à deux pas de sa porte.

Mais le lendemain matin,.... comme il sortait pour ouvrir les volets, il s'arrêta, terrifié. Tout s'expliqua: un crime avait été commis!

— Au meurtre! Au meurtre! s'écria l'homme.

Quelques ouvriers qui se rendaient à la besogne, accoururent. Bientôt d'autres personnes s'approchèrent à travers champs, venant même des villages environnants. La police arriva à son tour, le garde champêtre et les gendarmes. Le parquet, prévenu, fit une descente. Dans l'après-midi déjà, Victor était arrêté. Le cadavre de Georges se trouvait dans une petite ferme, où pleuraient une jeune veuve et son enfant. Et tous ceux qui apprirent la terrible nouvelle dirent:

— Un crime dû à l'alcool!

Crime, accident, suicide! toujours l'alcool, et il semble que les gens invoquent comme excuse cette funeste passion de l'alcool, qui fait déchoir l'homme plus bas que la bête!

Georges et Victor se haïssaient.... A jeun, ils se fuyaient, ivres, ils se tendaient des embûches.... ils voulaient se tuer.... Oui, ici aussi, l'alcool était le grand coupable, mais cela n'innocentait pas Victor.

Lorsqu'en revenant du voyage de nocces, Paul apprit ce qui s'était passé, il dit, lui aussi:

— C'est l'alcool!

Mais Paul aurait pu en tirer un enseignement: il s'était marié.... mais s'il se fut trouvé parmi les invités, il eut accompagné la bande.... il eut heurté aux portes closes des auberges.... et si on l'eut insulté, il n'eut pas su, lui non plus maîtriser sa fureur. Paul, lui aussi, était un fidèle sujet de sa Majesté l'Alcool!

Mais le jeune homme n'y songeait pas. Il ne craignait rien, lui, il ne tomberait pas!

A. HANS.

# LE CLOS-FEUILLU ET SON MAITRE.

---

DESSINS DE - -  
E. VAN OFFEL.

---

IMPRIMERIE L. OPDEBEEK,

- RUE ST. WILLEBRORD 47 -

- - - ANVERS. - - -

- - - 1912 - - -